

Soleil amer de Lilia Hassaine : de l'utopie à l'exclusion

Dominique Bonnet¹

Recibido: 29/05/2022 / Aceptado: 02/03/2023

Résumé. Dans *Soleil amer*, Lilia Hassaine revient sur l'immigration algérienne de la période postcoloniale. Nous verrons dans cet article que l'auteure choisit de faire évoluer ses personnages au rythme de trois décennies qui illustrent, chacune d'elle, une étape de la planification urbaine de l'époque. Les années 1960 seront celles de l'utopie avec la naissance des HLM, les années 1970 celles de l'abandon avec le changement des politiques sociales et, la décennie des 1980 celle de la décadence condamnant ces grands ensembles de banlieues à une ghettoïsation progressive. Nous comprendrons que la famille de Saïd et Naja, entraînée dans ce même déclin, est également victime des conséquences de ces politiques sociales et de la fin de ce mirage d'insertion que représentèrent les cités HLM dans les années 1960. L'écrivaine pointera ainsi du doigt les responsabilités politiques dans l'exclusion de ces zones périurbaines mais aussi, la plaie franco-algérienne encore ouverte de nos jours.

Mots clés : immigration ; déracinement ; Algérie ; cités HLM ; banlieue ; jumeaux ; identité.

[es] *Soleil amer* de Lilia Hassaine: de la utopía a la exclusión

Resumen. En *Soleil amer*, Lilia Hassaine retoma el tema de la inmigración argelina en el periodo poscolonial. Veremos aquí que la autora opta por hacer evolucionar a sus personajes durante tres décadas, en la que cada una refleja respectivamente una etapa del urbanismo de entonces. Los años sesenta fueron los de la utopía con el nacimiento de la vivienda de protección oficial, los setenta, los del abandono con el cambio de las políticas sociales, y los ochenta, los de la decadencia, que condenó a estos grandes conjuntos suburbanos a una progresiva guetización. Entendemos que la familia de Saïd y Naja, arrastrada por esta misma decadencia, es también víctima de las consecuencias de estas políticas sociales y del fin del espejismo de integración que representaban las urbanizaciones *HLM* en los sesenta. La escritora apunta a la responsabilidad política de la exclusión de estas zonas suburbanas, pero también a la herida franco-argelina, que todavía sigue abierta.

Palabras clave: inmigración; desarraigo; Argelia; urbanizaciones *HLM*; barrios periféricos; gemelos; identidad.

[en] *Soleil amer* by Lilia Hassaine: From Utopia to Exclusion

Abstract. In *Soleil amer*, Lilia Hassaine revisits Algerian immigration in the post-colonial period. This article shows how the author chooses to make her characters evolve over three decades, each of which illustrates a stage in the urban planning during that period. The sixties were the years of utopia with the birth of social housing, the seventies the years of abandonment of social policies, and the eighties those of decadence, condemning these large suburban areas to progressive ghettoization. We understand that Saïd and Naja's family, dragged down by this same decadence, is also a victim of the consequences of these social policies and of the end of the mirage of integration that the *HLM* housing estates represented in the sixties. The writer points to the political responsibility for the exclusion of these suburban areas, but also to the Franco-Algerian wound that is still open today.

Keywords: immigration; uprooting; Algeria; *HLM* housing estates; suburbs; twins; identity.

Sommaire : Introduction. 1. Contexte. 2. Les années 1960 : entre construction et séparation. 2.1. Construction. 2.2 Séparation. 3. Les années 1970 : abandon. 4. Les années 1980 : décadence. 5. Conclusion.

Cómo citar: Bonnet, D. (2023). « *Soleil amer* de Lilia Hassaine : de l'utopie à l'exclusion ». *Thélème. Revista Complutense de Estudios Franceses*. Vol. 38, Núm. 1 : 9-17. <https://dx.doi.org/10.5209/thel.82224>

¹ Universidad de Huelva, CIPHCN, domi@dfint.uhu.es

L'Algérie et la France sont des sœurs empêchées. Elles n'ont pas réussi à vivre ensemble, mais n'ont jamais su vivre l'une sans l'autre (Hassaine, 2021a : 141).

Les histoires mêlées de la France et de l'Algérie ne se résument pas aux conflits mémoriels, politiques et matériels relatifs à la période coloniale, mais s'incarnent dans des « doubles présences », des « bi-appartenances » et des circulations qui tissent un prolongement diasporique de l'Algérie humaine par-delà la Méditerranée (Blanchard, 2018: 107).

Introduction

Soleil amer, roman de Lilia Hassaine présélectionné en 2021 pour le prix Goncourt, s'arrête sur un épisode de l'immigration algérienne encore au cœur de l'actualité, comme en témoigne le rapport de l'historien Benjamin Stora commandé par le président Emmanuel Macron, « dans une volonté nouvelle de réconciliation des peuples français et algériens » (Stora, 2021 : 2), et revient sur cette dualité que Marie Cardinal (1980 : 10) trente ans auparavant exprimait déjà en évoquant de la sorte le *pays de ses racines* : « Pourquoi vouloir retourner là-bas, pourquoi écrire ces pages sinon pour essayer de comprendre l'équilibre, ou le déséquilibre, que créent en moi l'alliance ou la guerre de deux cultures ? ».

Lilia Hassaine est une écrivaine et journaliste française d'origine algérienne qui fut remarquée pour son premier roman, *L'œil du paon*, publié aux éditions Gallimard en 2019. En tant que petite-fille d'immigrés, dans son deuxième roman *Soleil amer*, elle porte son regard sur une histoire, celle de sa famille mais plus largement sur celle de générations d'immigrés qui arrivèrent en France au cours des années évoquées dans ce deuxième ouvrage. Si les souvenirs autobiographiques de l'auteure alimentent en partie la narration, celle-ci revient aussi sur la fin de l'utopie d'une intégration de l'immigration entre le début des années 1960 et la fin des années 1980. Nous comprendrons qu'il s'agit d'un roman de la mémoire collective par le biais d'une histoire particulière, celle de la famille de Naja et Saïd, de par l'utilisation de référents culturels, sociaux et politiques, réels et communs. La comparaison de la voisine de Naja avec la chanteuse Sheila, la chanson d'Étienne Daho qui résonne dans un bar ou encore les politiques de Valéry Giscard d'Estaing puis celles de François Mitterrand en sont quelques exemples.

La quasi-totalité de *Soleil amer* est imprégnée de la France, de ses réformes économiques et sociales des trois décennies qui donnent leurs noms aux différentes parties du livre, les années 60, 70 et 80. C'est dans ce contexte que nous suivons l'évolution d'une famille d'immigrés algériens arrivée en France dans l'espoir d'une vie meilleure. Les années 60 commencent directement par l'année 1964 afin que l'auteure puisse sauter par-dessus la guerre d'Algérie comme l'explicitent les premières lignes, « La guerre était finie » (Hassaine, 2021a : 19), décidant dorénavant de faire intervenir le conflit sur le sol français puisque, de fait, ce conflit continua dans l'Hexagone. Le choix de raconter la France des années 60 marque le point de départ de sa narration qui parle, pratiquement dans son intégralité, de cet âge d'or de la construction urbaine, de son évolution, sa dégradation et sa transformation. Les années 60 sont celles des premiers projets des grands ensembles de périphéries visant le bien-être commun et l'intégration multiculturelle, la décennie des 70 signale le changement d'orientation dans la politique urbaine qui favorise l'acquisition de pavillons individuels, au détriment de ces cités de banlieues, et les années 1980 mettent en relief les conséquences de ces modifications de planification, pointant du doigt l'augmentation de la délinquance tout comme la ghettoïsation de ces zones urbaines. C'est au rythme de cette décadence que nous assistons au déclin de la famille de Saïd et Naja, entraînée à son tour dans cette même spirale, victime elle aussi des conséquences de ces politiques sociales et de la fin de ce mirage d'insertion que représentèrent les cités HLM dans les années 1960.

1. Contexte

Dans une narration qui débute dans les ruines algériennes de Djemila : « D'abord la lumière blanche, la ville nue, vestiges de silence. Des mosaïques pavaient l'entrée de villas dont il ne restait que les murs, les bassins avaient séché depuis longtemps déjà » (Hassaine, 2021a : 13), Lilia Hassaine nous renvoie à l'écriture camusienne : « Lorsque je suis allé à Djemila, il y avait du vent et du soleil [...] Dans cette grande confusion du vent et du soleil qui mêle aux ruines la lumière, quelque chose se forge qui donne à l'homme la mesure de son identité avec la solitude et le silence de la ville morte » (Camus, 1959 : 24), et démarre son histoire dans une Algérie lumineuse qui, tout comme celle de Camus, sera tragique car anéantie par la chaleur, l'absence et le silence :

Les ruines de Djemila hébergent des fantômes, on les avait pourtant prévenus. Mais les enfants revenaient chaque été, ils dépassaient le temple de Vénus, arpentaient les allées de la cité antique, réanimaient les statues. Dans cette oasis de pierre, perdue dans les montagnes de l'Aurès, ils campaient des personnages (Hassaine, 2021a : 13).

L'aridité, les ruines, le vide nous portent vers l'abandon de ces lieux maintenant figuré par l'immigration et le départ déjà consommé des hommes vers la France. Les fantômes de Djemila, ancêtres de ceux qui partent vers cette utopie en métropole, restent dans les ruines antiques finissant de la sorte de les dépouiller de leurs racines et de leur identité. Tout comme ces enfants qui reviennent jouer dans les ruines de l'amphithéâtre romain, ces paysans et ces bergers vont camper de nouveaux personnages dans des usines de la banlieue parisienne. Dès les premières pages, la tempête de sable mêlée à ces éléments issus de la tragédie antique semble présager le drame futur lié à l'émigration.

Ces premières lignes s'inscrivent dans ce que nous comprendrons par la suite comme étant la dernière heure de la colonisation. Les hommes sont partis grâce à la libre circulation entre la France et l'Algérie, fuyant le contexte économique algérien désastreux et profitant de la demande de main d'œuvre des entreprises françaises, donnant lieu à ce qu'Emmanuelle Santelli (2009 : 180) dénomine « une immigration de main-d'œuvre peu ou pas qualifiée qui a lieu dans le cadre d'un rapport colonial ». C'est vers une usine automobile que part le personnage de Lilia Hassaine. Le choix du secteur automobile est symbolique car représentatif d'une majorité d'immigrés venus travailler en France, puisqu'à l'époque les usines Renault-Billancourt constituaient un secteur particulièrement actif dans l'embauche de main d'œuvre d'origine algérienne (Pitti, 1995).

Naja, sa femme, reste et élève seule leurs trois filles, comme d'autres femmes au village :

Quand elle aperçut les enfants, elle se précipita à leur rencontre, soulagée. Le vent était retombé. Elle leur servit du lait de chèvre, qu'ils burent d'un trait, puis démêla les cheveux de ses filles, qu'elles avaient aussi longs que les siens. Avec les femmes du village, sa mère, ses cousines, elles préparèrent une m'feremssa, un plat sucré-salé au poulet et aux abricots secs. L'absence de malheur suffisait à son bonheur (Hassaine, 2021a : 15).

Cet incipit algérien inscrit la fin de la guerre d'indépendance et le début d'une autre lutte qui aura lieu sur le continent, celle des conséquences de la déchirure coloniale franco-algérienne, une rupture longue et douloureuse. Le climat tendu, qui précède l'autodétermination de l'Algérie, ferme ce prologue tout en nous amenant vers la première partie de cette histoire, par l'échange entre Naja, restée seule au village avec ses enfants, et l'institutrice qui aide toutes ces femmes esseulées à écrire leurs lettres à des maris dont on ne sait la date de retour. Naja confie à Saïd son mari sa solitude, sa souffrance et lui transmet les difficultés qu'elle doit affronter dans cet univers exclusivement féminin : « Je n'ai pas vu la pluie depuis des semaines, la récolte n'est pas bonne [...] Les filles vont bien, mais Nour pleure toutes les nuits, ça devient difficile... reviens vite, s'il te plaît reviens... » (Hassaine, 2021a : 16). En relisant la lettre, l'institutrice lui suggère de lui dire qu'elle l'aime ce à quoi Naja répond : « Non, madame, l'amour c'est pour les Français » (Hassaine, 2021a : 16). Le décalage entre les deux femmes est ainsi mis en évidence par l'auteure qui, par ces mots, tourne la page de la colonisation.

2. Les années 1960 : entre construction et séparation

2.1. Construction

Dès le début de la première partie, « les années 60 », Lilia Hassaine nous dépeint les difficultés rencontrées par les travailleurs algériens immigrés en France à la recherche d'une promotion sociale et professionnelle. La poursuite d'un rêve, d'un espoir d'amélioration de vie personnelle et familiale poussa des centaines de paysans et d'ouvriers algériens à émigrer en France pour travailler, dans la plupart des cas, dans des usines automobiles de périphéries. Les bidonvilles étaient leur premier refuge mais les conditions insalubres, de même que leur prolifération, obligèrent les autorités compétentes à agir dans l'urgence. Le relogement se fit pour beaucoup en deux étapes : les cités de transit dans un premier temps puis, le transfert en HLM pour les plus chanceux :

Avec la V^e République, à partir de 1958, cette politique sociale à l'égard des Algériens étend son domaine d'action et est confiée au Délégué spécial Michel Massenet. Celui-ci lance notamment en 1959 un plan de résorption des bidonvilles, avec un financement spécial, le fonds d'action social (FAS). [...] La Sonacotral² devient alors un des instruments principaux de cette politique, puisque c'est elle qui est chargée de mettre en œuvre le relogement des habitants des bidonvilles. Elle les reloge, en premier lieu, dans des cités de transit [...] Au-delà de cet habitat transitoire, Eugène Claudius Petit, « patron » de la Sonacotral, et son « équipe passionnée » de collaborateurs (Jacques Bador ou Guy Pellenec) [...] proposent des logements HLM pour les familles algériennes (Blanc-Chaleard, 2012 : 1).

Dans *Soleil amer*, « Saïd avait connu les bidonvilles, puis écumé les foyers pour travailleurs immigrés, des dortoirs où les ouvriers s'entassaient à six ou sept sans intimité » (Hassaine, 2021a : 20), puis le mari de Naja avait cherché un petit logement pour y accueillir sa famille, « ils avaient une seule chambre, et un salon équipé d'un évier » (Hassaine, 2021a : 19). Comme le précise Antoine Prost, l'intimité des classes ouvrières et populaires était, dans la première moitié du vingtième siècle, quasi inexistante de par la surface et la configuration des logements : « ouvriers et paysans s'entassaient en effet dans des logements composés d'une pièce unique ou de deux pièces » (Prost, 1985 : 54). Plus tard, grâce à Ève, la femme du frère de Saïd, ils parviendront à obtenir un appartement en HLM :

Grâce à ses relations, Ève n'eut aucun mal à leur trouver un appartement dans le bâtiment central de la cité. Le projet des premiers HLM, c'était l'utopie du *vivre-ensemble*, cette idée selon laquelle on mélangerait les cultures et les milieux sociaux. Ce qui se produisit, dans un premier temps (Hassaine, 2021a : 32).

Les cités HLM ont donc, au départ, non seulement une vocation d'améliorer le logement des travailleurs, leur donnant plus de confort et d'intimité, mais aussi de faciliter l'intégration et la mixité par la création de zones communes :

² Société nationale de construction pour les travailleurs algériens. Décret du 4 août 1956.

Au-delà de ces réflexions sur les qualités à apporter au sein de la cellule du logement, les conceptions des espaces extérieurs, tels que les cours, les jardins, les parcs, mais aussi des lieux communs ont été garants du bon fonctionnement des habitats collectifs, et de leur volonté d'offrir un espace de sociabilité et de vivre ensemble (Lucido, 2018 : 20).

Ces années 1960 sont ainsi reflétées dans *Soleil amer* comme une période de partage et de mélange de différentes communautés au cœur de ces grands ensembles :

Naja avait fait la connaissance de ses voisines : Claudia, une immigrée juive espagnole, la cinquantaine, permanente impeccable ; Michèle, institutrice à la retraite et directrice du centre de loisirs, lunettes rondes, cheveux courts grisonnants ; Nora, une Algérienne boulotte, mère de six enfants, et Sylvie, vingt ans, surnommée « Sheila » pour sa ressemblance -travaillée- avec la chanteuse du même nom. Toutes aimaient se réunir chez Michèle, car son mari était décédé et que son appartement constituait un espace de liberté [...] Elles riaient du bonheur d'être ensemble, de ce gynécée reconstitué qui leur rendait la vie plus douce (Hassaine, 2021a : 34).

Dans *Soleil amer* les années 60 sont les plus longues peut-être en partie car elles sont celles de l'illusion, de la construction, de la naissance de communautés mixtes où la religion n'avait pas encore d'importance ; les Français musulmans redevaient des Algériens récupérant leur identité nationale dans un semblant d'effacement du stigmate religieux, une période que nous décrit Lilia Hassaine dans une interview comme étant « de mixité sociale, ethnique, avec de grands projets, des utopies comme les cités HLM. Et qu'à force de politiques publiques violentes, on est passé d'un espace ouvert à un espace fermé » (Hassaine, 2021b).

2.2. Séparation

Mais ces années d'espoir restent pourtant marquées par la rupture originelle qui est celle s'opérant avec l'Algérie, terre natale de Saïd et Naja ; un déracinement qui conditionne la construction identitaire des personnages et par extension celle de générations d'immigrés. À l'image des cités HLM en métropole, projet à l'origine d'une utopie d'intégration qui peu à peu s'abîme au fil des politiques sociales et migratoires, ces communautés d'immigrés venues chercher un avenir meilleur sur le sol français doivent endurer les obstacles politiques, historiques et sociaux. Les ruptures physiques et morales en sont alors les fils conducteurs.

Dans le récit de Lilia Hassaine, la séparation initiale est celle de Saïd de sa famille. C'est l'une des conséquences historiques de la décolonisation qui semble *changer la donne* pour les Algériens, les berçant de rêves et d'expectatives. Lorsqu'il part travailler en France, Saïd laisse derrière lui sa femme et ses filles livrées aux difficultés et aux intempéries du village, espérant trouver en France un avenir meilleur pour tous. Il quitte sa communauté, sa vie sociale et familiale pour découvrir en métropole l'isolement dans un univers masculin, sombre et amer : « Considérés comme de simples outils de travail, ces hommes avaient été coupés de leur famille et des plaisirs de la vie. Ils étaient nombreux à avoir sombré dans l'alcool » (Hassaine, 2021a : 20).

De façon réciproque la séparation c'est aussi celle de Naja de son mari recruté pour travailler dans une usine automobile en France. Elle se retrouve seule au village responsable de ses trois filles. Depuis la perte de son dernier enfant Ismaël, mort à 3 ans d'une angine de poitrine, Naja était déjà habitée par cette douleur de l'absence, « Naja avait à peine vingt-six ans, mais elle vivait déjà dans l'angoisse de la perte » (Hassaine, 2021a : 15), que l'on retrouve dans son éloignement de Saïd parti pour la France :

La plus grosse crainte de Naja était qu'il ne revienne pas, comme beaucoup de garçons partis en France [...] Saïd respirait la santé, il était musclé, brun, il avait les traits fins, presque féminins, et des yeux bleu foncé. Saïd était travailleur. Peut-être qu'il ne reviendrait pas lui non plus. Peut-être qu'il la laisserait seule, avec trois enfants sur les bras (Hassaine, 2021a : 15).

Au cours de cette période d'espoir que sont les années 1960 dans *Soleil amer*, Naja quitte à son tour l'Algérie pour aller retrouver Saïd en France lors d'une traversée maritime, réelle mais aussi symbolique, partant vers une vie meilleure : « Naja imaginait que tout serait plus facile à Paris. Sur le bateau entre Alger et Marseille, elle avait donné aux oiseaux les dattes qui lui restaient, persuadée que ses enfants ne manqueraient plus de rien. L'horizon était dégagé. La vraie vie commençait » (Hassaine, 2021a : 19). Pourtant à son arrivée elle est à nouveau rattrapée par cette crainte de la perte face à ce mari qui a changé, qui n'est plus le même : « Il avait vieilli brutalement, ses yeux avaient changé de couleur tant ils étaient devenus ternes et tristes. C'était la conséquence d'années de travail à la chaîne, dans les ateliers d'emboutissage de l'usine [...] À leur arrivée, les femmes furent les proies des frustrations de leur mari » (Hassaine, 2021a : 20).

La douleur de la séparation est accentuée par l'effondrement de ses attentes, à son arrivée en France, en voyant et palpant la précarité de son lieu de vie : « mais très vite, elle avait déchanté : l'appartement se trouvait au troisième et dernier étage d'une maison vétuste » (Hassaine, 2021a : 19). Son soleil d'espérance devenait ce *Soleil amer*.

Au sein de cette fracture initiale matérialisée par l'abandon de la terre natale, le déchirement intrafamilial s'inscrit aussi dans les itinéraires parallèles, et pourtant différents, des deux frères Saïd et Kader. Kader, qui s'est marié avec une femme française Ève, se construit tout à fait différemment que Saïd. Il travaille dans l'entreprise de ses beaux-parents et ne voit pas beaucoup son frère : « Kader enlaça Saïd, qu'il n'avait pas vu depuis décembre : les deux frères vivaient à vingt kilomètres l'un de l'autre, mais Kader passait une partie de l'année en Belgique » (Hassaine, 2021a : 21). Kader représente une assimilation culturelle et sociale rapide, grâce à sa femme Ève, tandis que Saïd reste ancré dans ses traditions et rejette l'attitude de son frère : « La Française lui marche sur les pieds. Elle

l'a transformé en mouton [...] C'est pas une femme ! Pas de ménage, pas de cuisine, pas d'enfants » (Hassaine, 2021a : 23). Nous observons cependant que la rupture n'est pas absolue entre les deux frères car, si Saïd et Kader mènent leur destin de façon différente au sein de la société française, Kader conserve encore une certaine émotion pour les traditions de son enfance que nous devinons lorsque Naja lui apporte un pain *matlouh* qu'elle avait préparé chez elle « Tu m'apportes la bonne odeur du pays ! Comment vont mes montagnes ? » (Hassaine, 2021a : 21).

Le cheminement dans la différenciation des deux frères est cependant uni par le rôle d'Ève dans les deux cas : d'un côté Kader qui, grâce à leur union, initie une vie nouvelle, de l'autre le déménagement de Saïd et sa famille vers un logement plus salubre et confortable, facilité à nouveau par les relations de la femme de Kader :

Ève fit toutes les démarches pour que Naja et Saïd puissent déménager. Elle voulait les aider à vivre dans des conditions plus dignes et se rapprocher par la même occasion. Les grands ensembles, en périphérie de la ville où ils habitaient, étaient une opportunité rêvée [...] À l'intérieur de ces nouveaux logements, tout était propre et neuf, salle de séjour, W-C intérieurs, cuisine équipée. L'école se trouvait à deux pas, il y avait même un centre de loisirs (Hassaine, 2021a : 32).

La deuxième brèche qui se produit, dans cette première partie des années 1960, est celle qui initie le parcours des générations futures sur le sol français, et qui deviendra en quelque sorte le fil conducteur du récit de Lilia Hassaine.

Dès son arrivée en France, Naja tombe enceinte mais les difficultés sociales mêlées au prétexte des traditions, font qu'elle fera don d'un de ses enfants à Ève en mal d'enfant. Le point de départ de cet accord constitue de nouveau une intersection entre continuité et soumission comme nous le découvrons le discours de Saïd :

Naja... je pensais que tu serais heureuse ici... mais regarde-nous [...] ce n'est pas un endroit pour élever un enfant... les filles grandissent, elles s'entassent dans une chambre... Écoute, j'ai parlé avec Kader, il est prêt [...] à adopter le bébé. Mais il faut que tu sois d'accord bien sûr. Je sais que c'est difficile... mais réfléchis-y... s'il te plaît. Kader connaît nos problèmes, j'ai longuement discuté avec lui, et Ève aussi, elle est d'accord seulement si tu es d'accord... c'est quelque chose qui n'est pas rare en Algérie, tu sais, quand une femme ne peut pas avoir d'enfant, il arrive que sa sœur... (Hassaine, 2021a : 26).

Quand Saïd parle à sa femme il ne sait pas encore que ce sont des jumeaux qu'attend Naja. Tous deux ne pensent qu'à un seul enfant. Puis le jour de l'accouchement ce sont deux bébés qui arrivent. Elle confie le plus fort à sa belle-sœur et garde le plus faible pour le protéger. Tout au long du processus, la blessure de la colonisation se ravive et le complexe de Naja face à Ève réapparaît. Naja ne se sent pas la force ni l'envergure de pouvoir lutter contre cette femme si différente, qui l'impressionna dès leur première rencontre : « Naja fut subjuguée. Jamais elle n'avait rencontré de femme de cette trempe-là. Ève portait une minijupe en vinyle, avec un chemisier en satin beige, qui flottait au-dessus de ses seins. Ève était blonde, avec une frange trop longue, un visage parsemé de taches de rousseur » (Hassaine, 2021a : 21). Ève représente la liberté, l'émancipation propre à la France mais aussi la culture et l'éducation, « Naja avait tout de suite remarqué les livres. Des rangées entières sur les étagères du salon, des piles en désordre sur les fauteuils en skai. Elle n'en avait jamais vu autant » (Hassaine, 2021a : 21), tandis que Naja incarne la tradition du peuple algérien. Face à face elles se trouvent pourtant complémentaires. Ève possède la liberté, l'argent et l'instruction mais Naja représente la maternité, le futur. Paradoxalement la séparation des jumeaux à leur naissance rapprochera les deux familles. Dans leur volonté de ne pas éloigner physiquement les deux enfants, elles se reverront plus souvent et Saïd renouera avec son frère, retrouvant l'intimité de leur enfance : « Kader et Saïd se remémoraient des souvenirs. Souvent, quand ils se retrouvaient, ils parlaient de l'Algérie, employaient des mots en arabe qu'aucun de leurs enfants ne comprenait » (Hassaine, 2021a : 60).

Cette scission rythmera les deux parties suivantes nous renvoyant sans relâche à la gémellité évoquée et à son reflet dans les complexes relations franco-algériennes. Daniel et Amir évolueront dans deux univers différents, l'un élevé par une femme française et l'autre au sein d'une famille algérienne, mais ils conserveront pourtant un lien très fort, inexplicable pour ceux qui ne connaissent pas leur secret, à l'image de la déchirure entre la France et l'Algérie :

Amir reçut une voiture, qu'il donna spontanément à Daniel. Daniel la lui rendit, et ils jouèrent à se l'offrir toute la soirée, l'enveloppant dans des chutes de papier cadeau, avant de s'endormir l'un contre l'autre, comme toujours, délaissant les jouets, délaissant tout. Ils avaient la faculté de recréer une bulle autour d'eux, bulle dans laquelle aucun membre de la famille ne pouvait pénétrer (Hassaine, 2021a : 60).

Lorsque l'une des voisines comprend tout, nous sommes aux portes des années 1970 pendant lesquelles l'univers utopique des cités va basculer, comme si la découverte du lien qui unit Daniel et Amir mettait fin à une époque contenue, laissant la porte ouverte à tous les changements futurs. La naissance de ces jumeaux qui vivront deux réalités différentes met à jour l'impossibilité d'une réelle mixité sociale, en insistant sur les écarts économiques et éducatifs : « Amir aussi, il pourra tout avoir, comme moi ? Marcel hésita un instant : Non, Daniel. Pour Amir, ce sera sûrement plus difficile » (Hassaine, 2021a : 66). Cette réflexion met pratiquement fin à la première partie, assimilant le destin de ces deux enfants à la réalité sociale générale.

La description du sentiment de déracinement de Saïd à la fin de cette même partie met à jour la complexité de l'intégration et plus encore celle de l'assimilation. Saïd est dans cet entre-deux, tel le voyageur de Kateb Yacine, Lakhdar, qui « ne pouvait ni partir, ni rester » (1980 : 85), ne parvenant pas à dépasser les complexes de la colonisation ni à s'intégrer pleinement dans la société qui l'entoure :

D'un côté il se disait fier de ses origines et de sa culture, de l'autre il espérait se fondre dans le paysage français. D'un côté il désirait rentrer au bled, de l'autre il rêvait que ses enfants s'intègrent. Il oscillait entre deux pays, entre deux projets, et élevait ses enfants dans la même dualité. La dualité comme identité, c'était déjà une contradiction, il n'existait pas de mot pour dire « un et deux » à la fois. Le langage échouait à décrire sa réalité. Alors devant la faillite du langage, on le renvoyait à son étrangeté [...] On ne veut pas de celui qui arrive, on en veut à celui qui nous quitte. Il appartient à un ailleurs, à un espace qu'on tient à distance (Hassaine, 2021a : 70).

L'échec des grandes cités dans les deux parties suivantes ne seront ainsi que le reflet de la faillite du projet utopique des immigrés, la fin de ce que l'on pourrait appeler le rêve français.

3. Les années 1970 : abandon

L'arrivée au pouvoir en 1974 de Valéry Giscard d'Estaing, évoquée dans *Soleil amer*, amène une réorientation de la planification urbaine ayant comme conséquence une capitulation des politiques en faveur des grands ensembles dans lesquels s'intègrent les HLM. La commission Barre, du nom du premier ministre de l'époque, est alors chargée de réorganiser cette politique d'urbanisation en fonction des critères sociaux mais aussi d'intérêts économiques.

À cette commission se joint un groupe de travail indépendant dont la tâche est de cibler les facteurs structurants de l'habitat futur. Les conclusions sont les suivantes :

Le développement de la maison individuelle, tout comme les critiques des grands ensembles, signent selon ce rapport la crise d'« une certaine conception de l'habitat collectif et le développement de nouvelles exigences en matière d'habitat : le souhait de logements plus grands et le « désir d'appropriation d'un espace » dont témoigne le succès de la maison individuelle, et le « besoin d'identification personnelle » qu'aurait négligé la conception des grands ensembles (Bonnet, 2013 : 71).

Ce changement politique est exprimé dans *Soleil amer*, dans la transformation et la désertion progressive des cités HLM dont nous comprendrons les conséquences dans la troisième et dernière partie du livre consacrée aux années 1980. Le début des années 1970 est caractérisé par une démission des politiques sociales au cœur des grands ensembles. L'engrenage du renoncement est enclenché et les habitants de ces logements collectifs en feront les frais : « Le centre de loisirs fut la première victime de cette nouvelle politique. Depuis, les enfants s'ennuyaient, alors ils s'amusaient avec ce qu'ils trouvaient, y compris le mobilier urbain » (Hassaine, 2021a : 84). La délinquance fait son apparition dans ces cités qui sont économiquement et socialement marginalisées par la classe politique.

Cette décadence de l'urbanisme périurbain sera accélérée par la mise en route, sous le gouvernement de Valéry Giscard d'Estaing, de la politique d'aide au retour pour les familles d'immigrés, dans le contexte de la crise du choc pétrolier qui mit un point final à la période des 30 Glorieuses :

En France, les programmes d'aide au retour ont vu le jour suite aux grandes restructurations industrielles engendrées par la crise pétrolière des années soixante-dix. Divers secteurs industriels (chantiers navals, industrie automobile, mines...) connaissent à l'époque des vagues de licenciements successives qui affectent particulièrement les ouvriers peu qualifiés, parmi lesquels de nombreux travailleurs immigrés. Dès 1977, on propose à ces derniers une prime au retour de 10 000 francs (1500 €) en échange de leur carte de résident et d'un retour effectif au pays (Barbau, 2012 : 12).

Ces aides au retour sont venues raviver les blessures passées tout en ouvrant de nouvelles : « Cette année-là, Giscard instaurait l'aide au retour pour les Algériens : 10 000 francs. 10 000 francs, c'est ce à quoi avait droit tous ces gens pour laisser derrière eux vingt ou trente ans de vie » (Hassaine, 2021a : 108).

Lilia Hassaine met en relief, dans cette deuxième décennie charnière, la problématique des harkis, par le retour frustré de la famille d'Ahmed qui se voit refuser l'entrée en Algérie : « au port, quatre militaires les attendaient : vous devez partir, vous n'êtes pas les bienvenus ici » (Hassaine, 2021a : 110). Les enfants d'Ahmed découvrent un pan d'histoire qu'ils ne connaissaient pas, « Miloud apprit ce jour-là que son père avait fait la guerre aux côtés des Français. Dans les années 50, il était membre du FLN et avait été capturé par l'armée. On lui avait alors laissé le choix : mourir ou trahir. Il avait trahi » (Hassaine, 2021a : 110), puis, en subissent les conséquences puisque les voisins en les voyant revenir comprennent aussi : « à leur retour dans la cité, ils entendirent des murmures à leur passage : Harkis » (Hassaine, 2021a : 110). La blessure de la colonisation resurgit au sein de la communauté algérienne et accentue les clivages dans les agglomérations de banlieues : « les autres immigrés ne voulaient plus jouer avec lui » (Hassaine, 2021a : 110).

Les changements sociaux des années 1970 marquent le tournant de l'utopie de la mixité, reflété par Lilia Hassaine dans la dégradation progressive des cités HLM entraînée par les coupes budgétaires préjudiciables : « Le centre de loisirs avait fermé un an auparavant, peu de temps après l'arrivée de Giscard au pouvoir [...] Avec la crise économique, l'État avait réduit le financement des HLM, au profit de banlieues pavillonnaires. Privilégier la propriété à la location, la maison aux barres d'immeubles » (Hassaine, 2021a : 84). Le *turnover* social, tel que le dénomine Michel Aubouin (2019) devint imparable dans les cités.

La rupture sociale est alors irréversible : « Les classes moyennes avaient déserté, les Claudia, les Sheila... Il n'y avait plus qu'une catégorie de gens, celle des ouvriers » (Hassaine, 2021a : 109), laissant le champ libre à la ghettoïsation des cités HLM. L'éloignement du reste de la société, même si elle reste très proche, est de plus en plus prononcée :

En traversant les grandes artères, ils comprenaient qu'une distance ne se mesurait pas en kilomètres. Celle qui séparait Paris de leur cité leur semblait infinie : les immeubles haussmanniens, avec leurs pierres de taille, leurs garde-corps en fer forgé, avaient été construits pour durer là où, en l'espace de trente ans, les murs de leurs cités s'effritaient déjà (Hassaine, 2021a : 126).

La fracture sociale s'accroît à l'image de l'évolution de la relation des jumeaux doublement séparés maintenant par le déménagement de Daniel en Bretagne :

Daniel avait été éloigné de son enfance. Le lieu de son adolescence et de ses tourments serait la Bretagne. Maintenant qu'il habitait sa maison de vacances, il n'y avait plus jamais de vacances. La mer, qu'il chérissait jusqu'alors, était devenue une boue vert-de-gris, fumante, rugissante, menaçante. Il avait en horreur les baignades que ses parents lui imposaient les week-ends, les grains de sable le grattaient, il ne voyait plus que la solitude et la peine causée par l'absence d'Amir (Hassaine, 2021a : 112).

Leur écart est aussi scolaire, Daniel s'enlisant dans un établissement privé préférant le sport avant tout, tandis qu'Amir profite de toutes les chances que lui offre l'école de la République pour assouvir son ambition :

Les notes de Daniel s'effondraient. Il n'arrivait à rien, hormis les cours de sport où il excellait. Il passait son temps à se battre, comme pour expurger sa colère. Amir, lui, galopait. Il terrassait les programmes scolaires, triomphait des manuels d'histoire, surpassait ses camarades. Il se battait, d'une autre manière. Amir s'était promis qu'il aurait les mêmes chances que Daniel, qu'il irait un jour dans les mêmes écoles prestigieuses que celles auxquelles son cousin était destiné (Hassaine, 2021a : 113).

Les deux frères apparaissent comme étant complémentaires, l'un ne pense qu'à faire du sport et à se battre pendant que l'autre brille dans l'ombre à l'école, un peu à l'image de la complétude nécessaire à l'intégration sociale. Le premier, Daniel, semble adopter tous les traits des stéréotypes immigrés comme si, sans même le savoir, il souhaitait retourner vers sa classe d'origine alors qu'Amir parcourt le chemin contraire à la recherche désespérée d'un ascenseur social. Toute la contradiction exprimée dans les sentiments de déracinement de Saïd à la fin des « années 60 » se retrouve ainsi dans les comportements des deux jumeaux.

À l'aube des années 1980 ce désespoir comportemental des deux adolescents nous ouvre la voie aux tragiques conséquences du délaissement des logements de banlieue par les pouvoirs publics et politiques. Les inégalités présentes dans l'éducation des jumeaux tout comme au sein de la société ne feront qu'accroître la brèche sociale débouchant sur la ghettoïsation des cités.

4. Les années 1980 : décadence

Les années 1980 illustrent le résultat de ces politiques de désertion des grands ensembles : la spirale de la marginalisation des cités HLM est imparable même si, comme l'affirment Baudin et Genestier, la localisation géographique ne semble pas en être la cause :

S'il y a effectivement des quartiers enclavés et mal construits où se concentre la souffrance sociale, la majorité des cités est sinistre et accablante surtout parce que les habitants y sont pauvres et les jeunes, en particulier, privés de perspectives [...] assimiler des HLM à des « taudis » comme on qualifiait la « zone » ou les lotissements du début du XX^e siècle nie le fait que ces logements ont représenté et représentent encore un réel progrès matériel. Ces ensembles, issus en leur temps d'un État volontariste, disposant de moyens considérables et d'une légitimité sans faille, ont bénéficié dès leur édification d'importants investissements publics (Baudin et Genestier, 2006 : 211-212).

D'où l'accent porté par Lilia Hassaine sur l'abandon, de la part des pouvoirs publics, de ces zones voulues à l'origine comme des lieux de mixité sociale et culturelle, mais devenues gênantes lors de la crise du choc pétrolier des années 1970 de par le chômage qui en découlait :

Les citoyens étrangers non productifs c'est à dire les chômeurs, après s'être usés pendant des années pour construire les routes, les canalisations et les immeubles, étaient invités à rentrer *chez eux* – sous-entendu, *vous n'êtes pas chez vous*. La valeur d'un homme c'est sa valeur de main-d'œuvre, sa valeur d'outil. C'est le message qu'on leur délivrait. Sans quoi, ils devenaient des parasites sociaux (Hassaine, 2021a : 108).

Saïd, dans sa dualité identitaire, n'avait pas pu progresser au sein de son entreprise et sa mort soudaine au début des années 1980 affiche la fin d'un espoir, celui d'une ascension, d'une réussite, d'une intégration. Le même échec au fond que l'utopie des grands ensembles construits à l'arrivée de ces immigrés à la fin de la guerre d'Algérie. Pourtant Amir, son fils, atteint son objectif, il est admis en médecine et devient la fierté de sa famille : « Tout le monde l'admirait pour cela, les parents le citaient en exemple à leurs enfants, il était l'exception, la preuve qu'on pouvait réussir malgré tout » (Hassaine, 2021a : 119). Mais, à la mort de son père, les difficultés économiques refont surface et l'égalité sociale n'est qu'une chimère. Il songe à renoncer à ce rêve lorsque sa sœur lui rappelle son combat :

Tu sais Amir, tu es français. Tu as des droits, mais tu as aussi un devoir, c'est de chérir tout ce que ce pays t'a apporté. Les heures passées à la bibliothèque, gratuites, la scolarité, gratuite, la santé, gratuite. Tout cela est une chance [...] Pense que tu seras un modèle pour les générations futures. Tu seras la preuve que le rêve de nos parents n'était pas vain (Hassaine, 2021a : 122).

Pendant qu'Amir menait de front travail et études, Daniel partit en Belgique travailler dans la fabrique de chocolat de ses grands-parents que son père avait reprise. La nouvelle disjonction entre Amir et Daniel était bien sociale plus que géographique :

Amir et Daniel avaient toujours été liés, même quand on les avait éloignés. La distance géographique n'avait pas entamé leur affection. Mais depuis quelques mois, Daniel comprenait ce que cette période avait créé malgré tout : une faille invisible. Amir ne se confiait plus à personne, même pas à lui [...] C'était un écart très léger, presque rien. Mais plus Amir sombrait, moins il voulait le voir. Il refusait que Daniel soit un frein à sa chute. Daniel ne pouvait pas le sauver de tout. Daniel ne pouvait pas le sauver de lui-même. La vérité, c'est qu'il avait fini par abandonner ses études de médecine [...] Amir était dévoré par sa propre impuissance, il avait lutté contre le *fatum*, il n'avait plus la force de combattre (Hassaine, 2021a : 145).

En outre, ces années 1980 sont marquées par le trafic de drogue et le sida particulièrement féroces dans ces cités. Les enfants devenus adolescents, marginalisés par les conséquences des politiques de désintéressement et d'abdication devant les problématiques des banlieues, furent exposés à cette spirale de la décadence et de la délinquance. La mise en parallèle par Lilia Hassaine d'une même réalité vécue dans deux zones socialement opposées lui permet de souligner l'amplitude de la distanciation sociale : « Dans une cage, à l'entrée de la boîte, un rat venait de faire une overdose ; des habitués lui avaient donné de la cocaïne. On sabrait le champagne. Au même moment, les caves des banlieues étaient investies par les jeunes. Ils se piquaient à l'héroïne, dans l'indifférence générale » (Hassaine, 2021a : 141). Par surcroît, l'arrivée du sida accentua un peu plus la brèche sociale et le malheur des zones de périphérie :

C'est une maladie sans nom, une vague hurlante, un tsunami. Personne n'osait en parler, mais elle se propageait dans les quartiers à vive allure, emportant toute une génération sur son passage. Dans les banlieues, ce fut une hécatombe. Ils mouraient par centaines, dans le silence des médias et des politiques. Aucun chiffre, aucune statistique ne témoignait de ces morts en série. À la télévision, on parlait des acteurs homosexuels, des stars d'Hollywood, des écrivains à succès, mais la maladie se répandait aussi dans les périphéries urbaines, là où le chômage rampant et la misère avaient déjà fait des ravages (Hassaine, 2021a : 150).

Amir ne put en réchapper. Sa mort fixe la brèche qui en finissait avec la « légende dorée d'une modernisation triomphante » (Bertho, 2014 : 1). La fracture sociale était actée : « Aucun Parisien ne s'aventurait jamais dans leur banlieue, et moins ils s'y rendaient, plus la distance entre ces deux mondes s'allongeait, entourée de craintes, de fantasmes et de peur » (Hassaine, 2021a : 126).

5. Conclusion

Lilia Hassaine revient sur une étape de l'histoire de la colonisation encore controversée aujourd'hui. Le conflit franco-algérien, jamais tout à fait finalisé au sein de la société française et marqué par ce que Benjamin Stora appelle dans son rapport la « communautarisation des mémoires » (2021 : 12), sert de point de départ à ce récit qui se construit autour de l'immigration algérienne postcoloniale. L'auteure choisit de faire évoluer ses personnages au rythme de l'âge d'or de la planification urbaine, exercée dans les années 1960, pour en arriver à la décadence de cet urbanisme au cours des années 1980. L'origine utopique des cités HLM, visant un mélange multiculturel et un bien-être social pour tous, se dégrade au fil des politiques successives qui contraignent ces nouveaux grands ensembles urbains à une ghettoïsation progressive. En parallèle, les personnages de Lilia Hassaine voient leurs illusions se faner et doivent faire face à l'échec de leur projet d'intégration tout comme à la problématique de leur exclusion. La multiculturalité se transforme en marginalité dans des banlieues de plus en plus éloignées des idéaux premiers : « Les murs tagués. Les ascenseurs en panne. C'était comme si la ville elle-même s'était éloignée du quartier » (Hassaine, 2021a : 119), le fil conducteur de cet échec étant le concept de séparation endémique de ces générations d'immigrés, incarné ici par la séparation à la naissance des jumeaux Daniel et Amir. Leurs itinéraires proches et pourtant divergents mettent en relief les inégalités sociales qui condamnent l'un d'eux dès la naissance. Par les référents culturels utilisés, Lilia Hassaine fait de ce récit semi-autobiographique un roman de la mémoire collective, cherchant à dénoncer la responsabilité des politiques sociales dans l'exclusion de ces zones périurbaines mais aussi, à mettre le doigt dans la plaie franco-algérienne encore ouverte rendant justice et hommage à toute une génération d'immigrés, à une famille, la sienne. Alors, dans les dernières pages, lorsque Daniel visite Djemila, nous pouvons imaginer sans difficulté que ses paroles lui sont soufflées par cette petite-fille d'immigrés algériens devenue aujourd'hui l'auteure de ce livre :

Certains lieux parlent la langue des souvenirs. Vous n'y êtes jamais allé, et pourtant vous reconnaissez tout. L'Algérie m'avait souvent visité. Elle était entrée dans mon cœur et y avait planté ses plantes vivaces et insoumises, capables de pousser sur la rocaïlle ou dans le sable. C'était mon pays intérieur, il me suffisait de fermer les yeux pour le retrouver : il y a tant de vérités dans ce qu'on invente [...] Je marchais dans les vestiges de Djemila, moins pour chercher des racines que pour trouver des cimes où accrocher mon regard. Plus je marchais, plus j'avais la sensation d'avoir déjà arpenté ces chemins et dormi dans ces ruines. On vit parfois des moments qu'on a déjà vécus, sorte de faille spatio-temporelle où, l'espace d'un instant, plusieurs « moi » cohabitent (Hassaine, 2021 : 135).

Références bibliographiques

- Aubouin, M., (2019) *40 ans dans les cités HLM*. Paris, Presse de la Cité.
- Barbau, R., (2012) « Les programmes d'aide au retour dans les centres d'accueil pour demandeurs d'asile en France » in *Le sujet dans la cité* [En ligne]. Vol. 1, n°1, pp. 10-23. DOI : <https://doi.org/10.3917/lstdlc.hs01.0010> [Dernier accès 27 mai 2022].
- Baudin, G. & P. Genestier, (2006) « Faut-il vraiment démolir les grands ensembles ? » in *Espaces et sociétés* [En ligne]. Vol. 124-125, n°1-2, pp. 207-222. Disponible sur : <https://doi.org/10.3917/esp.124.0207> [Dernier accès 27 mai 2022].
- Bertho, R., (2014) « Les grands ensembles » in *Études photographiques* [En ligne]. Vol. 31. DOI : <http://journals.openedition.org/etudesphotographiques/3383> [Dernier accès 27 mai 2022].
- Blanc Chaléard, M. C., (2012) « Les quotas d'étrangers en HLM, un héritage de la guerre d'Algérie ? Les Canibouts à Nanterre (1959-1968) » in *Métropolitiques* [En ligne]. Disponible sur : <http://www.metropolitiques.eu/Les-quotas-d-etrangers-en-HLM-un.html> [Dernier accès 26 mai 2022].
- Blanchard, E., (2018) *Histoire de l'immigration algérienne en France*. Paris, Éditions La Découverte.
- Bonnet, L., (2013) *La métamorphose du logement social Faire de l'habitat le support de capacités* [En ligne]. Thèse en sociologie, EHESS. Disponible sur : https://www.union-habitat.org/sites/default/files/articles/documents/2018-03/These_Bonnet_A4%20version%20en%20ligne.pdf [Dernier accès 27 mai 2022].
- Camus, A., (1959) *Noces suivi de L'été*. Paris, Gallimard.
- Cardinal, M., (1980) *Au pays de mes racines*. Paris, Grasset.
- Hassaine, L., (2021a) *Soleil amer*. Paris, Gallimard, Coll. Blanche.
- Kateb, Y., (1981 [1956]) *Nedjma*. Paris, Le Seuil.
- Lucido, M., (2018) *Dans l'intimité du logement collectif des années 60 : composition des grands ensembles des années 60, analyse des spatialités et matérialités de l'intimité, dans le logement collectif* [En ligne]. Mémoire, École d'Architecture de Toulouse. Disponible sur : <https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-01882088/document> [Dernier accès 26 mai 2022].
- Maurette, A., « Avec *Soleil amer*, l'écrivaine Lilia Hassaine au pays des non-dits » in *Nice-Matin* [En ligne]. 12 novembre 2021. Disponible sur : <https://www.nicematin.com/litterature/avec-soleil-amer-lecrivaine-lilia-hassaine-au-pays-des-non-dits-726710> [Dernier accès 27 mai 2022].
- Pitti, L., (1995) « Figure ouvrière et engagement dans la lutte de libération nationale. Les ouvriers algériens de Renault-Billancourt pendant la guerre d'Algérie » in *L'Homme et la société* [En ligne]. N° 117-118, pp. 115-128. DOI : <http://dx.doi.org/10.3406/homso.1995.2807> [Dernier accès 26 mai 2022].
- Prost, A., (1999) « Frontières et espaces du privé » in Duby, G. & Ph. Ariès, *Histoire de la vie privée*. Paris, Éditions du Seuil, pp. 13-97.
- Santelli, E., (2009) « La mobilité sociale dans l'immigration : transmissions familiales chez les algériens » in *Migrations Société* [En ligne]. Vol. 123-124, n° 3-4, pp. 177-194. DOI : <https://doi.org/10.3917/migra.123.0177> [Dernier accès 26 mai 2022].
- Stora, B., (2021) *Les question mémorielles portant sur la colonisation et la guerre d'Algérie* [En ligne]. Disponible sur : <https://www.vie-publique.fr/sites/default/files/rapport/pdf/278186.pdf> [Dernier accès 26 mai 2022].